

Échos de la presse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **43 (1914)**

Heft 9

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ÉCHOS DE LA PRESSE

La peur chez l'enfant. — Sous les réserves que nous ne manquons jamais de prendre avec les savants américains, les chiffres ci-après sont curieux à reproduire. Ils ont été établis par un professeur d'université, M. Stanley Hall. C'est la réponse faite par un millier d'enfants des deux sexes, choisis en nombre égal, à la question ci-dessous :

« De quoi avez-vous le plus peur ? »

En d'autres termes, ces chiffres sont des indications appelées à préciser les causes de la peur de mille enfants, dont cinq cents garçons et cinq cents filles.

Sur 1000, 230 fillettes et 155 garçons ont déclaré que leur plus grande terreur venait des éclairs et du tonnerre.

C'est beaucoup ; mais rien n'est plus naturel. Il est assez probable qu'une proportion pareille serait relevée si l'on questionnait de grandes personnes sur le même objet.

190 fillettes et 129 garçons ont signalé ensuite « les personnes ». On a peur de quelqu'un ; d'un certain homme ; d'une certaine femme, de gens suspects, inattendus. Puis viennent les ténèbres : 171 fillettes et 123 garçons. Là encore nous ne trouvons rien d'anormal au tableau du savant yankee. L'obscurité demeurera toujours une cause de terreur secrète, invincible, chez les petits et chez les grands.

Mais qui eût pu croire que les souris et les rats vinssent se placer aussitôt après ?

A vrai dire, ce sont les filles surtout qui ont peur des désagréables rongeurs : 75, alors que 13 garçons seulement ont déclaré qu'ils appréhendaient leur vue.

Les revenants affectent 72 filles et 44 garçons. Il y a là, si les chiffres sont sérieux, un progrès sur le passé.

La crainte de la fin du monde vient après : 53 filles et 11 garçons.

Les voleurs : 48 et 22.

La vue du sang : 44 et 4.

La peur d'être enterré vivant : 32 et 5.

La peur d'être noyé : 20 et 19.

Enfin, la solitude : 15 et 4 ; les fées : 7 et 0 ; en dernière ligne la peur du ridicule : 6 filles et un seul garçon.

* * *

Réponses d'écoliers. — Le « Times » publie un petit bêtisier des écoliers anglais. Parmi ces bêtises, il en est qui sont empreintes d'un humour charmant. Exemples :

« Beaucoup de beurre est importé de Danemark parce que les vaches danoises sont plus entreprenantes que les nôtres et ont reçu une éducation technique supérieure à celle qu'on leur donne en Angleterre. »

Ce jeune élève, évidemment, a voulu se payer la tête de son professeur d'économie politique.

En voici un autre qui se paie la tête de son professeur de mathématiques :

« Un triangle est un carré qui n'a que trois angles. »

Après cet excellent élève de Pascal, voici un meilleur élève de Dickens :

« Le courage des Turcs s'explique par ce fait qu'un homme qui a plusieurs femmes est mieux disposé à braver la mort que celui en ayant une seule. »

Un autre écolier anglais proclame la faillite de la science :

« Un problème est une figure avec laquelle on fait des choses absurdes; puis on le prouve. »

Enfin une réponse un peu macabre :

« — Dans quelles conditions un corps flotte-t-il sur l'eau ?

« — Après y être resté trois jours. »

* * *

Deux bévues de l'« Educateur moderne ». — *L'Éducateur moderne* renferme de bons articles pédagogiques dont nous avons plus d'une fois tiré des extraits. Nous sommes étonnés d'y rencontrer, dans le fascicule de janvier 1914, les deux bévues suivantes, concernant notre pays.

On y place d'abord Genève sous la rubrique Allemagne. Nous ignorions que la cité de Calvin fût allemande. Dans lequel des nombreux Etats allemands la place-t-on ?

Après la rubrique « Allemagne », où Genève figure en tête, nous rencontrons la rubrique « Suisse ». *L'Éducateur moderne* vante la fréquentation scolaire excellente dont nous jouissons. Nous en remercions les rédacteurs de la revue parisienne. Mais quelles sont donc les raisons de cette excellente fréquentation ? « Et d'abord la Suisse est protestante... » En voilà une raison ? *L'Éducateur moderne*, qui sait que Genève est en Allemagne, ignore que les $\frac{2}{5}$ des Confédérés sont catholiques. Et, sans doute, s'il l'avait su, il aurait ajouté que la fréquentation n'est exemplaire que dans les cantons protestants. Pourquoi ? Et quelle chicane confessionnelle veut-on encore susciter ? Que vient faire la religion en cette affaire ?

Nous n'avons guère, je crois, de statistique suisse de fréquentation. Mais nous en avons une autre, celle des examens des recrues, d'où nous pourrions conclure à l'excellence de la fréquentation. Or, les cantons catholiques s'y trouvent singulièrement mêlés aux cantons protestants. En tête du tableau qui contient les résultats de 1913, nous rencontrons Genève, Obwald, Nidwald et Bâle-Ville ; donc les deux demi-cantons catholiques de la Suisse primitive se placent sur le même rang, à quelques centièmes de points près, que les Athènes du Rhône et du Rhin, Bâle et Genève. Jamais, nous devons le dire à l'honneur de nos concitoyens protestants, jamais un journal suisse n'aurait prétendu que l'école est assidûment fréquentée en Suisse, parce que la Suisse est un pays protestant, d'abord parce qu'il est inexact d'affirmer qu'un pays est protestant alors que plus d'un tiers de sa population est catholique ; ensuite parce que toutes les statistiques démontrent que la fréquentation plus ou moins régulière dépend de toutes sortes d'autres facteurs que la confession.

Mais pour beaucoup de gens il est entendu que catholicisme équivaut à « obscurantisme ». Ces gens-là ne seront convaincus que par

la brutalité des faits évidents et durables. Que, dans tous les domaines, enseignement primaire, secondaire, Université, nous ne nous montrions donc pas inférieurs à nos concitoyens d'autres confessions. Le pays tout entier bénéficiera de cette généreuse émulation.

Eugène DÉVAUD.

BIBLIOGRAPHIES

La formation du goût dans l'art et dans la vie, par Georges DE MONTENACH, un vol. de 110 pages, Fribourg, librairie de l'Université.

L'auteur de *l'Art et le peuple* et de tant d'autres travaux sur l'esthétique qui témoignent d'une très grande activité vient de publier une nouvelle étude pleine de sage érudition, d'observation aiguë et même de considérations profondes. M. de Montenach commence par énumérer les diverses causes du manque de goût qui nous envahit et nous étreint. L'affaiblissement de l'esprit religieux, la poussée matérialiste, l'esprit démocratique poussé jusqu'à l'outrance, le cosmopolitisme, le machinisme sont autant de facteurs qui favorisent l'enlaidissement de la vie et conspirent contre la beauté. Comment combattre ces multiples et fâcheuses tendances ? Pour répondre à la question, l'auteur distingue avec raison entre l'art et le goût. Il ne s'agit pas à proprement parler du premier, mais seulement du second. Le mauvais goût règne un peu partout dans notre société moderne ; la mode surtout fait dévier le goût en l'appliquant à des objets indignes de lui et elle exerce un empire tyrannique, auquel la femme ne résiste pas souvent. Pour réagir, on a eu l'idée ingénieuse d'établir des musées à rebours, dans lesquels on exposerait une collection des horreurs qui sont enfantées pour servir soi disant à l'embellissement de la vie. L'idée mérite d'être retenue ; cependant, il y a un autre moyen plus efficace, auquel il faut s'arrêter. On ne réagira réellement contre l'utilitarisme excessif, ennemi de tout ce qui fait la beauté de la vie, que si l'on ne recourt à l'enseignement. Il faut former l'œil de l'enfant en éveillant sa sensibilité artistique. Mais pour atteindre ce résultat, il ne faudrait pas croire qu'il est indispensable de tapisser les murs de la salle de classe de reproductions tirées de l'antique, ni de donner un enseignement didactique sur la théorie philosophique de l'art, ni même de multiplier les leçons de dessin qui peuvent être données avec une ignorance quasi totale des vraies lois de la beauté ; par contre, il est nécessaire d'apprendre aux enfants à distinguer d'une façon expérimentale ce qui est beau de ce qui est laid, ce qui est élégant et gracieux de ce qui est lourd et vulgaire. Pareil enseignement peut être donné à toute occasion, sans avoir recours à un dispendieux matériel. Pour être efficace, il doit être commencé à l'école primaire ; il doit être développé au gymnase, où l'on fait trop peu sous ce rapport, lorsque l'art n'en est pas proscrit ; enfin, dans les écoles supérieures et professionnelles, l'étudiant doit apprendre à concilier les lois de l'utilité pratique avec celles de l'esthétique. C'est par l'application